

**Lettres Italiennes**  
**Fascicule III**  
2007

publiés par l'Université du Luxembourg

ISBN 978-2-919940-12-7

toute correspondance est à adresser à:  
Université du Luxembourg  
162a, Avenue de la Faïencerie  
L-1511 Luxembourg

Tél: (+352) 46 66 44 - 560  
Télécopieur: (+352) 46 66 44 - 561

**En couverture:**  
photomontage réalisé par Jeremy Little,  
Archives du Centre de Documentation sur les Migrations Humaines Dudelange (L)

Lettres Italiennes  
Fascicule III

Actes du Colloque international

**Traces de mémoire, mémoire des traces**

Parcours et souvenirs de la présence italienne au Luxembourg  
et dans la Grande Région

Luxembourg/Esch-sur-Alzette 12-13 mai 2006

Sous la direction de:  
Jos Boggiani  
Maria Luisa Caldognetto  
Claudio Cicotti  
Antoinette Reuter

Université du Luxembourg  
Section des Lettres Italiennes – CIELI  
Luxembourg 2007

SONJA KMÉC

*Écriture de l'histoire et sauvegarde de mémoire: des sœurs jumelles ou ennemies?*

Par manque de machines à voyager dans le temps ou d'autres engins similaires, admettons que nous ne puissions ni revivre le passé, ni le connaître «tel qu'il était réellement» (Ranke). Le passé est révolu de manière irrémédiable. Il y a néanmoins différents moyens d'accéder à ce que nous pensons être ce passé, différents modes de représentation et d'interprétation du passé, parmi lesquels la recherche historique et la mémoire. Les relations entre histoire et mémoire, leurs rapports de hiérarchie, de rivalité et de complicité, ont rempli des bibliothèques entières. Ce que j'aimerais vous présenter ici est simplement un résumé (provisoire bien sûr) de mes lectures sur ce sujet, dans le cadre de mon projet de recherche sur «Histoire, mémoire et identités» au Luxembourg.

La mémoire fut d'abord comprise comme un acte de recollection délibérée, c'est sous cet angle que l'étudia Platon et que les humanistes de la Renaissance conçurent l'ars memoria (l'art de se souvenir)<sup>1</sup>. La mémoire moderne, sa fragmentation et sa subjectivisation, le surgissement inopiné de souvenirs enfouis furent ensuite brillamment exposés par des auteurs comme Charles Baudelaire et Marcel Proust. Au fonctionnement de la mémoire interne, examinée par Sigmund Freud et Henri Bergson, s'ajouta dans l'entre-deux-guerres l'analyse de la dimension sociale de la mémoire. C'est là où se situe notre point de départ. Maurice Halbwachs et Frederic Bartlett développèrent en effet le concept d'une mémoire collective, qui se transmet et se construit par ses cadres sociaux, tels la langue commune, les représentations du passé partagé et des rites exécutés ensemble<sup>2</sup>. L'analyse de ces pratiques discursives et «performatives» interpella les historiens sur trois plans.

<sup>1</sup> Francis Yates, *The Art of Memory*, 1966.

<sup>2</sup> Stephen Legg, "Contesting and surviving memory: space, nation and nostalgia" in *Les Lieux de Mémoire*, in: *Environment and Planning D: Society and Space* 23 (2005), pp. 481-504.

D'un côté ils s'intéressaient à l'analyse de la mémoire. Ils la concevaient donc comme un OBJET d'analyse et s'interrogeaient sur l'évolution des textes, des images et sur les rites qui conjuraient le passé commun. Deuxièmement, ils considéraient la mémoire comme une rivale dans le domaine des représentations du passé. Enfin, troisièmement, les historiens se sentaient attaqués plus ou moins directement par les tenants de l'analyse discursive, post-moderniste ou constructiviste, et ressentaient devenir à leur tour OBJET d'analyse.

### I. Mémoire comme objet de l'analyse historique

Il y a différentes approches, bien sûr. Commençons par celle qui est peut-être la plus connue, celle des «lieux de mémoire», lancée par Pierre Nora dans les années 80. Nora coordonne l'édition des sept volumes des Lieux de mémoire parus entre 1984 et 1992 qui compilent des articles d'environ 120 auteurs, pour la plupart des historiens. Certains de ces articles font une analyse déconstructiviste et montrent par exemple comment les frontières de l'Hexagone n'ont rien de naturel et de perpétuel. Autre exemple de la malléabilité du passé et son usage dans le présent est l'étude que Krzysztof Pomian fait de l'image des Francs et des Gaulois. Le choix des lieux de mémoire (certains lieux seraient-ils plus «mémorables» que d'autres<sup>3</sup>) ainsi que le ton nostalgique de l'introduction de Pierre Nora ont en fait attiré de nombreuses critiques<sup>4</sup>.

La nostalgie n'est d'ailleurs pas nécessairement aux antipodes de l'esprit critique.

D'après Svetlana Boym, on peut distinguer entre la nostalgie qui privilégie la première composante (nostos: le retour) et la nostalgie qui met en évidence algia: la douleur. La première reflète le désir de restaurer un

<sup>3</sup> D. Bell, "Paris blues", in: *The New Republic* 1 (Sept 1997), pp. 32-6.

<sup>4</sup> En opposant «lieux de mémoire» à «milieux de mémoire» en voie de disparition, notamment le monde paysan considéré par Nora comme dépôt type de la mémoire collective. Ce monde homogène, paisible ne se situerait pas seulement avant la France moderne, mais aussi à l'extérieur. Nostalgie = l'antithèse de la «généalogie» de Foucault, Svetlana Boym, *The Future of Nostalgia* (New York: Basic Books, 2001). Voir aussi: Andreas Huyssen, *Present Pasts: Urban Palimpsests and the Politics of Memory* (Stanford UP, 2003).

monde perdu, considéré plus «authentique» que le présent. La deuxième, par contre, reste toujours à la recherche, toujours en mouvement. Cette nostalgie est «réflective» plutôt que «restauratrice», et permet une ouverture sur le présent<sup>5</sup>.

S'il est vrai que l'œuvre de Pierre Nora n'a pas assez pris en compte l'hétérogénéité des mémoires et, par peur du communautarisme, exclut certains groupes du processus de la construction mémorielle, elle permet néanmoins de réfléchir à quelques questions essentielles. L'analyse des lieux de mémoire permet en effet d'étudier la concurrence mémorielle (les monuments qui ont fait l'unanimité lors de leur inauguration sont très rares) et de réfléchir aux rapports de forces qui font changer les charges mémorielles à travers le temps<sup>6</sup>. C'est d'ailleurs dans cette optique qu'est conçu le projet de recherche «Histoire, mémoire et identités» auquel je participe depuis trois ans. En rassemblant les divers cadres sociaux de la recollection individuelle, l'analyse de la mémoire collective plurielle veut inclure les contre-mémoires et les oublis sur lesquels repose la mémoire. Elle vise aussi à montrer la porosité et la perméabilité de la mémoire, ainsi que l'internationalisation accrue de certaines mémoires, comme celle de l'Holocauste, afin d'éviter la totalisation et la perspective téléologique des narrations nationalistes.

D'ailleurs parmi les historiens qui travaillent sur les lieux de mémoire, nombreux sont ceux qui goûtent Halbwachs (l'influence théorique dominante de Nora) assaisonné à la vinaigrette de Foucault et de Ricœur et qui

<sup>5</sup> Boym, op. cit. p.

<sup>6</sup> Comme études allant dans cette direction Stephen Legg cite (p. 484) entre autres Nuala Johnson, "The spectacle of memory: Ireland's remembrance of the Great War, 1919", in: *Journal of Historical Geography* 25 (1999), pp. 36-56; Andrew Charlesworth, "Contesting places of memory: the case of Auschwitz", in: *Environment and Planning D: Society and Space* 12 (1994), p. 579-593; Michael Heffernan, "For ever England: the western front and politics of remembrance in Britain", in: *Ecumene* 2 (1995), pp. 293-323; Yvonne Wheelan, "The construction of destruction of a colonial landscape: monuments to British monarchs in Dublin before and after independence", in: *Journal of Historical Geography* 28 (2002), pp. 508-33; Kenneth Foote, *Shadowed Ground: America's Landscapes of Violence and Tragedy* (Austin: University of Texas, 1997).

replacent la notion d'un passé vérifiable par celle d'un savoir obtenu au fil d'interactions sociales et de négociations discursives<sup>7</sup>.

Une autre critique adressée à Nora, qui – à mon avis – méconnaît l'objectif de l'analyse de lieux de mémoire, à savoir déterminer les modes de production de mémoire, concerne le manque d'intérêt porté à la réception de la mémoire. En effet la mémoire vécue, diffuse, polysémique, reste largement absente des lieux de mémoire. Elle est pourtant toute aussi fondamentale pour la compréhension du fonctionnement de la mémoire. Récemment, des études ont été publiées sur l'interaction entre mémoire officielle et mémoire individuelle par Marie-Claude Lavabre, ou encore sur la transmission de la mémoire d'une génération à l'autre par Harald Welzer. Dans le contexte d'une recherche toujours plus interdisciplinaire, les historiens travaillent aussi en collaboration avec des anthropologues sur la mémoire du corps (les gestes, les habits, les performances carnavalesques – Paul Connerton) ou avec des géographes en analysant les effets de la colonisation, de la migration ou de la globalisation sur les récits mémoriels (Stephen Legg).

Comme toute histoire, l'histoire de la mémoire peut servir à des fins de légitimation, que ce soit de l'histoire officielle ou de revendications minoritaires. L'histoire de la mémoire est peut-être plus exposée que d'autres branches de l'histoire à ce genre de récupérations politiques, mais je crois que cette exposition constante aux attentes de la société permet justement de les voir plus clairement.

L'histoire ne peut plus être considérée comme simple mode de représentation rivale de la mémoire, et supérieure à la mémoire, mais se voit liée à la mémoire d'une manière autrement plus complexe.

<sup>7</sup> Legg, *op.cit.*, p. 495 et Sarah Gensburger, "From Scientific Research to Government Policy and Back. The Present Use of the Concept of 'Lieux de mémoire' in France" (présentation à la 6e ESSHC, Amsterdam Mars 2006). Voir aussi: Bertrand Müller (dir.), *L'histoire entre mémoire et épistémologie*. Autour de Paul Ricoeur (Lausanne: Ed. Payot, 2005).

## II. Les relations entre histoire et mémoire

Par rapport à la fiction, ce que l'histoire et la mémoire ont en commun, c'est leur référence à un passé réel jugé «vrai». Ce qui les distingue c'est le poids respectif mis sur la recherche de la «vérité» et de «l'identité».

### II. a. Points de divergence avec la fiction

Le tournant linguistique introduit dans les années 70 par Hayden White (un médiéviste de formation) et Frank Ankersmit ont montré l'importance de la structure narrative du récit historique et des stratégies narratives, comme la mise en intrigue, c'est-à-dire la sélection et l'arrangement des événements et des actions qui seront racontés. Le récit historique est considéré comme une «métaphore prolongée», sans fondation dans la réalité, mais uniquement dans l'univers linguistique du récit. Paul Ricoeur, dont la trilogie *Temps et Récit* paraît dans les années 80, distingue néanmoins l'histoire (ce qu'il appelle «la poétique spécifique du récit») de la fiction:

«L'histoire se distingue de la fiction en ce qu'elle pose comme principe la différence entre la représentation de l'absent comme irréel et la représentation de l'absent comme antérieur».

Cette distinction vaut aussi pour la mémoire qui fait aussi la dissociation entre irréel et antérieur. Mais Ricoeur opère une deuxième distinction:

«L'histoire se distingue de la fiction en ce qu'elle élabore 'le temps historique', qui permet, grâce à des connexions (calendriers, générations, archives et documents), de passer du temps privé au temps public de l'homme par l'inscription du temps vécu dans le temps cosmique».

La mémoire cherche aussi à inscrire son temps individuel dans un temps plus large, mais son moyen d'y parvenir diffère de celui de l'histoire. Elle ne se base pas sur des sources, mais s'appuie sur toutes sortes de «cadres sociaux», dont l'histoire.

Avant de nous intéresser à l'histoire comme «cadre social» de la mémoire, penchons-nous un moment sur la distinction que ce rapport aux sources

instaure entre l'histoire et la mémoire. Le but primaire de l'histoire, ce qu'elle recherche à atteindre en confrontant les différentes sources primaires, est un accès à la «vérité» du passé. La vérité dans ce sens ne veut pas dire la vérité absolue, mais plus prosaïquement «être conforme à des faits établis, n'ayant pas encore été réfutés»<sup>8</sup>. D'ailleurs, il serait malvenu d'insister trop sur la distinction entre travail de recherche historique et écriture du récit historique<sup>9</sup>. Au niveau de la recherche, la sélection et l'interprétation jouent déjà. Ricoeur disait à ce sujet que les sources ne rapportent jamais certaines configurations des intrigues, elles les autorisent – ou les interdisent. C'est-à-dire, si le passé n'est pas irréel, il est invérifiable immédiatement. L'historien ne le vise et ne l'atteint qu'indirectement, que médiatement, à partir de traces, par un travail d'imagination...

Or, si le mode de recherche n'est pas exempt d'interprétation, le mode de narration lui regagne son ambition de «vérité». D'après Chris Lorenz il ne saurait être cantonné dans l'univers linguistique. Pour preuve, les récits historiques n'offrent pas seulement des interprétations différentes, mais carrément des contradictions, ce qui explique pourquoi il y a des débats historiques. L'histoire possède donc un aspect textuel, mais on ne peut résumer l'histoire à ses qualités textuelles, puisqu'ils se réfèrent à quelque-chose en dehors du texte: le passé réel.

Qu'en est-il de la mémoire? Elle a la même qualité référentielle, bien sûr: le passé réel, le temps historique. Mais la différence c'est qu'elle ne cherche pas à confronter sa vérité personnelle aux autres vérités. Son but ultime est de reconforter, de réconcilier sa vérité avec son sentiment d'identité collective.

<sup>8</sup> Karl Popper, *Logik der Forschung* (1934), cité par Chris Lorenz, «Can Histories be True? Narrativism, Positivism and the 'Metaphorical Turn'», in: *History and Theory* 37/3 (1998), pp. 309-329.

<sup>9</sup> Lorenz accuse le narrativisme «métaphorique» de ne pas voir la connexion conceptuelle entre les narrations historiques et la recherche historique. Il montre que White et Ankersmith font, comme les positivistes, une distinction entre l'observation empirique «objective» et l'interprétation «subjective». La distinction entre *episteme* (savoir) et *doxa* (interprétation) présuppose l'identification de savoir avec «savoir absolu», présuppose donc que le savoir puisse exister sans interprétation.

## II. b. Vérité vs. identité

La relation au passé est donc considérée sous deux angles différents. La mémoire opère par la sacralisation du passé, tandis que l'histoire opère par la distanciation du passé. L'histoire essaie donc de comprendre le passé dans son altérité, tandis que la mémoire tente de rendre présent le passé. L'histoire est en quête de la vérité (ou de la vérité probable) par des opérations de vérification et de confrontation, tandis que le but de la mémoire c'est l'identité, c'est-à-dire la construction d'un sentiment d'identification de l'endogroupe (la *Wir-Gruppe*).<sup>10</sup>

Cela dit, l'histoire n'est pas d'emblée exclue de cette quête d'identité, au contraire, elle est pour ainsi dire le partenaire privilégié de la mémoire dans cette quête identitaire. Elle a souvent réussi à «sauver de l'oubli» comme on dit, les recollections de groupes minoritaires exclus des grands récits nationaux. Un exemple que vous connaissez tous est la mémoire des anti-fascistes italiens, sur laquelle ont travaillé Serge Hoffmann, Henri Wehenkel et Denis Scuto. D'autres historiens ont accompli un «devoir de mémoire» face aux survivants des camps de mort du 20<sup>e</sup> siècle ou ont réagi lorsqu'ils voyaient que la mémoire d'un groupe fut falsifiée ou éradiquée. La concurrence des mémoires, leur confrontation ou leur complémentarité, contribuent à un sentiment d'identité plus ouvert et perméable.

La mobilisation d'une mémoire officielle, par contre, surtout si elle est armée d'une histoire officielle, peut être dangereuse<sup>11</sup>. Ricoeur a montré que les événements fondateurs d'une identité commune sont souvent des actes violents légitimés après coup par un état de droit précaire. Ce qui est une gloire pour les uns, est une humiliation pour les autres: par conséquent il y a trop de mémoire ici, pas assez de mémoire là: les uns et les autres souffrent d'un déficit de critique<sup>12</sup>. Au cœur du problème se trouve la fragilité de l'identité, son caractère purement présumé, allégué et prétendu. Ce

<sup>10</sup> Bogumil Jewsiewicki, «L'historien et la mémoire: introduction à une démarche», Séminaire virtuel en sciences sociales 2003-2004 (Université de Laval, 18 sept. 2004).

<sup>11</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris: Seuil, 2000) [Ricoeur, MHO], p. 104

<sup>12</sup> Ricoeur, MHO, p. 96.

qui fait la fragilité de l'identité est d'abord son rapport difficile au temps, qui justifie précisément son recours à la mémoire, en conjonction avec l'évaluation du présent et la projection du futur. La deuxième cause, c'est que la confrontation avec autrui est ressentie comme une menace. Enfin, la fragilité résulte de la violence fondatrice: à la célébration correspond l'humiliation de l'autre.<sup>13</sup>

Si histoire et mémoire se distinguent donc par leur objectif ultime (respectivement la vérité ou l'identité), elles ne sont pas pour autant totalement antithétiques. Elles sont même souvent complémentaires, et il appartient à l'historien(ne) d'étudier son propre rôle dans l'imposition de la vision officielle du passé, ou encore dans l'investigation d'«oubli» et de contre-mémoires, ainsi que dans l'étude des traces retenues par les corps et par les paysages.

### III. L'histoire comme «cadre social» de la mémoire

Dans l'étude de l'histoire comme «cadre social» de la mémoire, une place importante est accordée à l'historiographie. En analysant comment les historiens du 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècle ont contribué à la construction du «grand récit» national, à des commémorations ou à l'émergence de contre-mémoires, l'histoire de l'historiographie permet une autoréflexion. Elle peut être perturbante, puisqu'elle montre combien les historiens participent aux pratiques mémorielles et agissent selon leur situation propre, leur institution et leurs liens de pouvoir. Mais en même temps, cela n'a rien de statique, les liens de pouvoir changent, les cadres institutionnels changent et les voix individuelles changent.

Au-delà de l'historiographie, l'approche réflexive permet d'inscrire les travaux de l'historien(ne) dans l'espace public, au lieu de se référer à eux comme à une source d'autorité externe, coupée du monde. Il y a différents modèles qui schématisent les relations qui lient l'historien à l'espace public<sup>14</sup>. La grande question qui occupe ces différents modèles

<sup>13</sup> Ricoeur, MHO, p. 98.

<sup>14</sup> Jorma Kalela, «Politics of history and history politics. Some conceptual suggestions as to political aspects of history», in: *Ajankohta. Poliittisen historian vuosikirja* (2004); Peter Aronsson présente son modèle à la 6<sup>e</sup> ESSHC (Amsterdam, Mars 2006).

est la mesure dans laquelle l'historien est impliqué dans la production de mémoire et de savoir. Personnellement, le modèle de la Mozartkugel me plaît le mieux. Développé par l'équipe autour de Ruth Wodak, il maintient que les sources primaires ne sont pas accessibles telles quelles<sup>15</sup>. Elles constituent la couche de pistache de la Mozartkugel, enveloppé par une deuxième couche de pâte d'amande qui représente les historiens, les travaux des historiens sont recouvert d'une troisième couche, le praliné, qui représente les travaux des non-spécialistes (journalistes, politiciens, enseignants). Enfin la lecture qu'en fait le public est encore une autre couche (la dernière couche de chocolat), qui contient leurs mémoires personnelles et autres usages du passé.

Le rapport de l'histoire et de la mémoire dépasse donc la dimension narrative de l'histoire et doit être étudié face aux usages sociaux de ses objets. Le dernier livre de Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, paru en 2000 a d'ailleurs connu un grand écho auprès des historiens. C'est un plaidoyer pour la mémoire comme matrice de l'histoire, au lieu de simple objet de l'histoire. L'histoire est considérée représentant le passé grâce à l'établissement de la preuve documentaire, la construction de l'explication, la mise en forme littéraire du grand récit.<sup>16</sup> La mémoire, en revanche, est la gardienne de la problématique de la représentation du présent au passé. Elle a aussi une ambition de vérité et de justice, lorsqu'elle voit l'autre comme la victime, pas soi-même. Car, primo, la vertu de la justice est celle qui est par excellence et par constitution tournée vers autrui et, secundo, l'idée de dette est inséparable de celle d'héritage. Tzvetan Todorov reprend la même idée, dans son livret *Les abus de la mémoire en concluant qu'il est gratifiant de commémorer les victimes du passé, mais que s'occuper de celles d'aujourd'hui dérange*<sup>17</sup>.

### Pour conclure

Poser la mémoire en simple objet de l'histoire est la solution la plus simple, certes, mais elle ne tient pas compte de la complexité des relations

<sup>15</sup> Ruth Wodak et al., *Sprachen der Vergangenheit* (Frankfurt a.M.: Suhrkamp, 1994).

<sup>16</sup> Ricoeur, MHO, pp. 106-8.

<sup>17</sup> Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire* (Paris: Arléa, 2004; 1<sup>ère</sup> ed. 1995), p.54.

entre histoire et mémoire, liées notamment à la quête de vérité et d'identité. Le fait d'établir des hiérarchies entre les différents modes d'interprétations de l'expérience humaine ne nous avance pas non plus. On a vu que pour Paul Ricoeur, le philosophe contemporain qui s'est penché le plus sur la question, il n'y a ni hiérarchie ni concurrence entre histoire et mémoire, mais un «rapport matriciel»: dans la mémoire, l'histoire puise son assertion de vérité. Inversement, la mémoire se sert souvent de l'histoire pour étayer ses revendications, notamment sur le plan identitaire. De ce fait, histoire académique et mémoires sociales se concurrencent sur le terrain ou s'entre aident. Donc: sœurs ennemies ou sœur jumelles? L'un n'exclut pas l'autre. Les relations sont aussi complexes que celles qui peuvent exister entre deux sœurs: la compétitivité constante, l'impression que l'autre est toujours favorisée, la volonté d'imiter l'autre et enfin, au cas idéal, l'effacement de la hiérarchie et l'abolition de l'antécédence. Lorsque la dynamique histoire/mémoire est conçue comme une dynamique solidaire, elle permet de combiner l'analyse des lieux de mémoire avec les espaces de contestation mémorielle. Dès lors la question ne se résume pas aux enjeux de la mémoire commémorante. Elle pose la question de la présence du passé dans le présent, qui est un élément essentiel de la construction de sentiments d'appartenance collectifs, mais aussi de l'exclusion de l'autre.

*Les Italiens du Luxembourg. Une identité originale?*

Telle est la question à laquelle nous essayons de répondre en:

- a) situant brièvement la présence des Italiens dans l'histoire et la société luxembourgeoises, au niveau statistique;
- b) brossant quelques traits typiques de la population résidente italienne dans son identité, son appartenance et sa participation sociale et politique.

Afin d'apprécier la spécificité de la situation des Italiens, nous comparerons plusieurs indicateurs socio-économiques et culturels entre les Italiens, les Luxembourgeois et les Portugais, la communauté étrangère la plus importante au Luxembourg. Nous adopterons aussi, là où c'est possible, un regard dynamique dans le temps pour cerner les évolutions au niveau de la situation des Italiens.

Nous nous baserons sur les sources suivantes: la recherche européenne sur les valeurs (REVS1999-2002), les recherches du SESOPI-CI sur la participation sociale et politique des étrangers au Luxembourg depuis 1999 et sur des statistiques diverses, notamment de l'IGSS, des recensements successifs ou des évaluations annuelles du Statec.

Si la REVS est basée sur une enquête représentative des nationalités présentes au Luxembourg, l'échantillon est toutefois trop faible pour réaliser un travail spécifique sur les différences présentes dans la communauté italienne (entre les moins jeunes et plus jeunes, entre les personnes nées au Luxembourg et migrant vers le Luxembourg). Les données sur les Italiens fournissent néanmoins des indications en comparaison avec d'autres nationalités.